

Pichenettes et chiquenaudes

Jean Obélix Lefebvre

Numéro 33, octobre–novembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, J. O. (1988). Compte rendu de [Pichenettes et chiquenaudes]. *Nuit blanche*, (33), 36–39.



Red Ketchup, l'agent fou du FBI dans *Kamarade ULTRA* par Godbout et Fournier

Pichenettes et chiquenaudes

Je parlais de Tintin dans ma précédente chronique en me démarquant si peu du «recommandable» et de tout le conservatisme qu'il porte que vos âmes de censeurs ont pu en être troublées tant il est vrai que, révolution ou pas, à gauche comme à droite, on se heurte toujours à des commissaires. Du temps de la «bonne presse», sortir des sentiers où nous avons été rabattus apparaissait comme le souverain mal et une loi, qui montrait du doigt le bon droit et chassait du revers de la main toute remise en question inopportune, déterminait un préconsensus en décalquant les dogmes. Difficile aujourd'hui de conserver les mêmes manières après avoir prétendu ouvrir des perspectives plus vastes.

UN BON COUP DE POMPE



Léon-la-terreur fait des vagues par Boogaard et Win T. Schippers

Mais les commissaires n'entendent par perspectives que des avenues rénovées, commodés, qui orientent le sens. N'acceptent de la géométrie que la contrainte. Tintin, c'est grand-papa déjà pour qui le monde chemina dans le droit fil de la certitude. En ces temps d'incertitude confirmée — seule et unique certitude résiduelle — la bande a éclaté en tous les sens où coexistent tous les temps et Tintin joue, comme Barbie, un rôle de témoin et d'accusé au procès d'une autre époque dont on ne comprend plus bien les réalités, ni les arguments dont on préférerait ne plus se resservir. Mais Tintin régurgite et, cette connerie-là ou une autre, il semble qu'on devra la remâcher jusqu'à plus rien. Ce n'est déjà plus qu'un phantasme bien fait et d'autres horreurs, bien faites, nous attendent.

Ce qui nous amène à une autre bande (Qui se fait. Qui se fait bien?), résultat de tous les éclatements, résultat de la substitution d'une pensée autre à celle de grand-papa et qui, sauvage, se prétend indomptable, ce qui ne l'empêche pas de rentrer à la maison... d'édition

de temps en temps et de bosser pour l'industrie. Cette bande exige de son lecteur connaissance et expérience. Rien ici pour le badaud. Il y a bien une quelconque tyrannie quelque part: la nécessité du savoir.

Léon-La-Terreur fait des vagues,
de Theo Van Den Boogaard
et Wim T. Schippers,
L'Écho des Savanes/
Albin Michel, 14,25\$

Léon-La-Terreur, c'est l'Achille Talon néerlandais à la puissance 2. C'est un terrible con-citoyen, un homme bien mis, frac et plastron, qui se serait convié lui-même à une fiesta exceptionnelle et qui, avec un parti pris d'absurdité, vit l'emmerdement comme un des Beaux-Arts. Publié régulièrement dans l'Écho des Savanes, sa traduction n'est pas toujours heureuse, mais la perfection graphique y est poussée à un tel point qu'elle peut, elle, se passer de traduction. Au-delà de l'actualité, ce sont la terreur et les tabous du quotidien qui sont ici traqués impitoyablement, jusqu'à la désespérance quelquefois. Comme une conversation très drôle dont on ne sortirait plus. ▶

BESOIN URGENT

Léon-la-terreur fait des vagues par Boogaard et Win T. Schippers



Le Théorème de Bell 2, le contact, de Schultheiss, L'Écho des Savanes/Albin Michel, 15,10\$

Schultheiss, depuis l'adaptation des *Contes de la Folie Ordinaire* de Charles Bukowski, c'est le dessinateur à suivre. Réputation surfaite si on en juge par ce *Théorème de Bell* jusqu'à maintenant dilué sur deux albums à la fin desquels on n'est guère plus avancé qu'à la première page sinon pour constater, comme dans les polars classiques, la malignité discrète des pouvoirs secrets de l'État. À part quelques belles scènes d'un érotisme fulgurant, et du sang et des larmes, non seulement le théorème n'est pas encore trop bien démontré, mais le ratissage de police se fait complaisant envers l'auteur pour lui laisser le temps de trouver un argument à son histoire.

Je n'oserais déconseiller cependant cette «lecture» puisque je suis moi-même fasciné par les acrobaties graphiques de Schultheiss qui me rappelle Gir-Moebius aux temps de sa période pré-mystique, avant qu'il ne ferme trop bien les portes de son garage. Mais le manque de propos conduit trop souvent à l'inanité...

Vite, de Martin Veyron, Albin Michel, 17,15\$

Il ne s'agit pas d'une histoire, ni de l'Histoire, mais de propos sur notre «actualité», la confusion dans laquelle nous nous démenons tous les jours, les modes que nous partons et portons. Sur nos inventions toutes de travers avec lesquelles il faut bien faire puisque nos amours nous ont amenés à les trouver convenables sinon séantes. Sur un parcours sociologique, Veyron tente un éclairage amusé-amusant, sans recours à l'absolutisme de Léon-La-Terreur et sans être revenu cyniquement de tout comme Lauzier. Un regard candide et une lettre de démission navrée qui n'oblige pas à claquer la porte en fuyant le foyer conjugal. Est-ce que le monde décline ou est-ce que le monde ânonne?

1934, Weimar, les enquêtes de Jan Karta, de R. Del Pra' et R Torti, Dargaud, 14,95\$

1934 a beau n'être que la demie de 1968, dans la tête de grand-papa Tintin, ça produit un effet de redondance, roulements de tambour et claquements de talons, des bras tendus, des poings fermés, des gueules



Vite par Martin Veyron

fermées à coups de talons, des flonflons qui donnent le change et de la monnaie par millions qui ne valait pas un clou, un clou qui ne tarderait pas à être enfoncé, l'Histoire recrucifiée. D'une crise naissent différentes attitudes, des crispations et des abandons, des tentatives de composer ou recomposer et, suprême sagesse, si cela se pouvait, le renoncement et la fuite devant l'inéluctable. Jan Karta, pour rendre service à une amie, dernière vérification sur l'état d'un monde, enquête sur le passé récent d'une jeune roturière à la veille de ne plus l'être, pour découvrir la confirmation de ses intuitions, ce qui n'intéresse pas plus sa clientèle que l'exercice tout simple d'une vérité dont on trouverait vulgaire de s'entretenir. À noter, la sensibilité des rapports entre l'auteur du scénario et



Tonton accro par Cabu

son dessinateur. Jan Karta n'a pas l'air de sortir d'un ordinateur. On n'a pas craint ici de marquer le héros des stigmates de la disette, plutôt que de lui donner une tête de jeune premier comme l'auraient voulu les critères vendeurs et hollywoodiens en vigueur. C'est là un détail qui classe l'album au-delà d'un simple récit d'aventures.

**Tonton Accro,
de Cabu, Albin Michel
La Foire du Trône, 15,10\$
De Calvi,
Albin Michel, 15,10\$**

Les Français, en 1988-1989, auront à voter neuf fois, de quoi vous dégoûter pour longtemps de la chose politique, même si cela culmine en 1989 avec la fête des événements que vous savez. Aussi faut-il soutenir l'intérêt des citoyens par quelque Bébêtes-show autant que par la caricature, sous peine de voir grossir les rangs des abstentionnistes au fil de l'exercice démocratique. Les éditeurs, ça fait partie de leur routine, soulignent à grands traits chargés ce qui pourrait bien un jour nourrir les anthologies historiques. Il ne faut donc pas s'étonner du fait qu'il échoue sur nos berges des échos satiriques qui, s'ils peuvent nous amuser un peu, sont de moindre importance pour nous que pour les habitants de l'Hexagone. Les fervents de *Monde* et de *Libération* y trouveront de quoi décriper leur décriptage...

Je n'ai guère, pour ma part, souri à l'album de Calvi, dont le trait est pauvre et le propos digne d'un potache. Pour Cabu, nostalgie du gauchisme et admiration pour cet esquisseur instantané, malgré un côté râleur qui transparait; je me revoyais au temps de *Charlie Hebdo*, au temps où Cabu travaillait de concert avec d'autres commentateurs qui stimulaient sa verve. Dommage, il radote maintenant au *Canard!* Mais quels beaux restes!...

**Kamarade Ultra,
de Godbout et Fournier,
Croc, 9,95\$**

Sans être chauvin, il faut quelquefois applaudir ce qui se fait dans notre beau pays au sujet duquel on soupçonne quelquefois que Voltaire avait bien raison de penser ce qu'il pensait. Ce n'est pas tous les jours qu'une fleur de B.D. d'ici

perce la neige. On pouvait déjà avec Michel Risque constater le bel et beau métier que pratiquaient Godbout et Fournier. Cependant la présentation en album faisait pauvre, trop économe pour nous accrocher, nous retenir tant nous sommes attachés à des apparences de luxe. *Croc* sort donc du misérabilisme pour mieux figurer aux vitrines de nos librairies... et sur nos tables de salon. Un Red Ketchup: concession d'identification à nos voisins du Sud mais humour qui conserve la distance.

Pourvu que nos voisins ne traduisent pas ce que nous pensons d'eux, il y a encore de bien



belles histoires à se raconter dans nos foyers, les soirs d'hiver. En relisant les aventures de Red Ketchup et de sa belle et vigoureuse antagoniste, il m'est venu à l'idée que, si nous nous décidions à exister, il faudrait bien tenter de... vivre autrement.

**La route d'Armilia,
de Schuiten et Peeters,
Série Les Cités Obscures,
Casterman, 24,25\$**

Déjà, il y a l'Archiviste comme tentative d'explication (ou d'obscurcissement) de l'existence de ces étranges cités nées de l'imaginaire conjugué de Schuitens et Peeters, un curieux mélange d'architecture et de psychanalyse des objets, un mélange aussi d'ancien et de nouveau, comme dans *Le Démon des Glaces* de Tardi.

La route d'Armilia, sous prétexte d'explication, fait plutôt surgir un plaidoyer «écologiste», moins pour nous révéler un danger que l'attrait pathologique des hommes pour l'obscurantisme, le refus de constater même ce que le temps a éludé, leur entêtement à ne voir

dans l'Histoire qu'un justificatif et non une démonstration simple des faits et actes. *La route d'Armilia*, présenté sous forme de conte mécaniste, montre deux réalités se côtoyant — l'une atroce et l'autre mirifique — et suggère que ces réalités soigneusement départagées, sont finalement appelées à se rencontrer à la suite d'une dégradation des «cloisons» sociales mal entretenues ou délaissées. Toute l'oeuvre de Peeters et Schuiten, au fil de sa composition, laisse donc prévoir un retour «des refoulés», constat existentiel dont on pressent que les auteurs n'ont pas eux-mêmes la clef, parabole qui leur vient au gré des découvertes que leur imagerie trace devant eux. Simples témoins?

Jean (Obélix) Lefebvre